



Partenariat avec l'APAJH
Séance Cine-ma différence
ouverte à tous

L'Île aux chiens

de Wes Anderson

En raison d'une épidémie de grippe canine, le maire de Me-gasaki ordonne la mise en quarantaine de tous les chiens de la ville, envoyés sur une île qui devient alors l'Île aux Chiens. Le jeune Atari, 12 ans, vole un avion et se rend sur l'île pour rechercher son fidèle compagnon, Spots. Aidé par une bande de cinq chiens intrépides et attachants, il découvre une conspiration qui menace la ville.

Près de dix ans après FANTASTIC MR FOX, Wes Anderson réinvestit l'animation en stop motion pour un conte dont la splendeur et le foisonnement esthétiques n'ont d'égal que la férocité politique. Indispensable.

Wes Anderson l'assure : depuis FANTASTIC MR FOX, il n'est plus vraiment le même. Non pas que ce cinéaste génial, maniant avec la même élégance le décalage et la tragédie, ait disparu. Au contraire. Après son premier détour dans le monde de l'animation, son cinéma semble s'être affranchi de toute règle. MOONRISE KINGDOM pouvait apparaître comme une œuvre de transition, re-jouant avec tendresse un 'style Anderson' qu'il se savait prêt à faire muter. Il avait ensuite tout fait exploser avec THE GRAND BUDAPEST HOTEL, grand-huit délirant mû par une énergie vitale insatiable combinant son amour des maquettes, des esthétiques pastel fausement inoffensives, des personnages foldingues, du romanesque, son érudition, son humour déglissé et ses accès d'expérimentations visuelles. Cet élan quasi juvénile habite à nouveau chaque plan de sa nouvelle incursion dans l'animation stop motion, L'ÎLE AUX CHIENS. Tout comme dans FANTASTIC MR FOX, les héros sont ici en grande partie animaliers, et de la famille des canidés. Ceux-ci ont beau être domestiqués, ils ne sont pas moins sauvages que leurs cousins renards. Dans un Japon fantasmagorique, vingt ans dans le futur. Parce que les toutous souffrent d'une grippe particulièrement tenace, le Maire de Megasaki – descendant d'une dynastie glorifiant les chats ! –, les bannit tous de son district et les emprisonne sur une île décharge. Quelques années plus tard, le tout jeune Atari, neveu du Maire, s'écrase avec son avion sur l'Île Poubelle, où il espère retrouver son chien Spots. Le prenant en affection, une bande de corniauds se propose de l'aider. Une expédition durant laquelle Atari se lie d'amitié avec le pas commode Chief, à qui l'on a repro-

ché d'avoir un jour osé mordre l'Homme... L'ÎLE AUX CHIENS a tout juste le temps de débiter qu'une certitude s'impose déjà : un seul visionnage ne suffira pas. Qu'il s'agisse de personnages en arrière-plan, de textures que l'on croirait tactiles, de décors d'une richesse étourdissante – avec leurs peintures rappelant Hokusai ou leurs superbes jeux de transparence –, L'ÎLE AUX CHIENS déborde de détails, d'idées formelles et narratives, de gags poilants, d'informations, parfois jusqu'à un trop-plein presque frustrant. Ici, tout nourrit l'imaginaire : le parti-pris de ne pas sous-titrer tous les dialogues japonais, source d'une délicieuse désorientation ; l'élégance verbale et l'aura mystique de ces chiens dont le flegme triste tranche avec la puérilité des émotions humaines ; l'inventivité visuelle d'Anderson entre cadrages surprenants et caméra mobile. Autre témoignage de cette densité, le caractère férocement politique de ce conte où se croisent la résurgence des populismes, les crises migratoires, toutes les nuances de déshumanisation nourrissant l'apathie et, en contrepoint, la nécessité de l'indignation – embrassée par une jeunesse refusant les erreurs de ses aînés. Pourtant, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, L'ÎLE AUX CHIENS peut aussi s'apprécier au premier degré, comme la simple et bouleversante histoire d'un amour indéfectible entre un garçon et son chien, tous deux indomptables. Dire que l'on s'amuse comme des enfants shootés au sucre devant L'ÎLE AUX CHIENS ne rendrait encore pas justice à sa générosité. Et quiconque a un jour eu l'impression d'avoir son âme sondée par le regard d'un sac à puces pourrait bien verser quelques larmes. **Cinema Teaser**



Wes Anderson déteste-t-il les chiens ? Le très sérieux *New Yorker* s'était posé la question, en 2012, dressant la liste des canins malmenés ou tragiquement disparus au cours des films du cinéaste. Il y avait Buckley (*la Famille Tenenbaum*), Spitz (*Fantastic Mr. Fox*), ou encore Snoopy (*Moonrise Kingdom*)... Le chroniqueur de l'hebdo attribuait cette apparente cruauté au «*manque légèrement antisocial de sentimentalité*» du cinéaste (!) et au fait que le sort des chiens lui servait à révéler les dysfonctionnements de la cellule familiale.



Serait-ce pour se rattraper que Wes Anderson a réalisé *l'Île aux chiens* (*Isle of Dogs*), dont le titre en anglais s'entend comme une déclaration d'amour : «*I love dogs*» ? De fait, ce film virtuose d'animation stop-motion (la même technique que pour *Mr. Fox*, des marionnettes animées image par image) reflète l'habituelle maniaquerie ébouriffante du réalisateur, mais s'étoffe tout à la fois d'une poignante épopée picaresque, d'un brûlot politique, et d'un manifeste antispéciste où les chiens se taillent la part du lion. A eux le privilège d'incarner la survie d'un idéal démocratique contre la dictature, à eux la dignité, la camaraderie et l'altruisme qui semblent avoir déserté les rivages humains (aux animaux l'humanisme, donc). Une part importante du film se déroule sur une «île poubelle» où les chiens ont été exilés de force, et le plus beau tour de *l'Île aux chiens* est de faire de ce paysage post-apocalyptique, mi-décharge mi-aire de jeux abandonnée, son horizon radieux. Il l'est tant pour l'intrigue que pour le cinéma d'Anderson, qui trouve là une place nette venant rafraîchir ce qui, sinon, risquerait de le figer dans une autoparodie, un empilement de superlatifs venant écraser jusqu'au tour de force de *The Grand Budapest Hotel* dans sa débauche de moyens miniaturistes (1 000 marionnettes fabriquées à la main, plusieurs déclinaisons pour varier la taille selon les plans, 240 décors fabriqués de toutes pièces, etc.)

Le scénario, écrit par Anderson avec l'aide de ses comparses Roman Coppola et Jason Schwartzman, ainsi que de l'acteur et scénariste Kuniichi Nomura, place l'action au Japon. La localisation est prétexte à divers morceaux de bravoure et d'exercices d'admiration dont une extraordinaire séquence de préparation de sushis, qui ont valu à Anderson l'ire de critiques y décelant de l'appropriation culturelle, et nous valant moult clins d'œil que le rythme frénétique du film empêche de recenser dans leur intégralité - du cinéma de Kurosawa aux estampes d'Hiroshige et Hokusai.



Dans un futur proche, les manigances dictatoriales du maire de la ville de Megasaki visent à l'extinction des chiens. Secret allié des chats dans la lutte ancestrale qui les oppose aux canins, le maire va se saisir, au mépris de tout réalisme scientifique, du prétexte d'une grippe canine qui se répand dans l'archipel pour déporter les chiens vers une île poubelle. Cette intrigue a été rattrapée, depuis son écriture, par l'actualité nord-américaine, que ce soit dans la figure de l'autocrate inculte et raciste cher-

chant à refermer le pays sur lui-même, ou dans celle de la rébellion des chiens, aidés par une bande d'ados frondeurs qui ne sont pas sans évoquer ceux de Parkland, en Floride. L'on se dit alors que la translation vers le Japon n'était pas qu'une forme d'hommage, adroit ou non, à la culture du pays, mais un moyen, comme jadis la Mitteleuropa du *Grand Budapest Hotel*, de jouer un drame politique qu'Anderson a l'élégance de rendre lisible entre les lignes plutôt que trop frontalement. On lui pardonne jusqu'à Tracy, la légèrement irritante étudiante en programme d'échange, qui mène la lutte - pourquoi forcément américaine ?

Le vrai héros de l'histoire, toutefois, est un jeune garçon, Ata-ri, qui se rend sur l'île maudite au péril de sa vie pour retrouver le chien de sa maisonnée. Atari n'est autre que le neveu du maire corrompu qui l'a recueilli à la mort de ses parents, et l'on retrouve là une thématique traversant la plupart, si ce n'est tous les films d'Anderson, celle de la paternité défaillante et du substitut au père. Mais Atari déboule à l'image avec un tournevis planté dans le crâne, image de violence rare dans l'esthétique andersonienne, à laquelle viennent s'adjoindre des vues d'une greffe à ciel ouvert et de crustacés découpés vivants. Autant de signes que tout a foutu le camp - ou, ainsi que le dirait un autre célèbre orphelin, que «*le temps s'est désarticulé*». Et comme chez Shakespeare, l'île sera le lieu de l'exil permettant de remettre le monde à l'endroit.



Aux premières images du film, tableaux vivants en 2D narrants les joutes millénaires entre chiens et chats sur des bords de gongs d'Alexandre Desplats, et bourrés de personnages et de détails, le film laisse la place à des plaines désolées, peuplées d'animaux maigrichons au regard poignant, dont la moindre touffe de poils est baladée de-ci de-là de plan à plan. Parfois ils se battent, et un nuage de coton s'élève au-dessus de la mêlée, à d'autres moments un panneau vient annoncer un flashback, ou retracer un itinéraire sur une carte. L'artifice est célébré dans son artisanat le plus patient, et l'ensemble atteint l'épaisseur de la vie grâce à la kyrielle de mimi-ques animales, mais aussi à la profondeur des voix qui s'échappent des gueules en mouvement (en VO Bryan Cranston, Ed Norton, Liev Schreiber, Greta Gerwig...). Seuls les animaux sont immédiatement compréhensibles par nous, s'exprimant en anglais ou français, les humains japonais n'étant intelligibles que lorsqu'ils sont également traduits à l'écran. Ce qui, là encore, a provoqué des crispations, mais a le mérite de rendre crédible la communication sans parole entre animaux et enfants.

Nul besoin de redire ici combien la stop-motion se prête au perfectionnisme démlurgique d'Anderson, à ce besoin de contrôle lui faisant parfois préférer les poupées aux êtres vivants. Le plus intéressant est qu'il ne perd jamais sa capacité à appuyer efficacement sur le coussin de larmes, à émouvoir en déposant une balade (ici, *I Won't Hurt You* du West Coast Pop Experimental Band, tout en retenue) sur une scène d'errance, partagée dans *l'Île aux chiens* par chien et garçon. Dans l'un des plus beaux moments du film, les deux pactisent sans mot, s'entendent d'un simple sifflement, et se lancent dans l'épopée main dans la patte. Ils iront jusqu'au bout du monde, c'est certain, ou du moins jusqu'aux cuticules des «doigts» de l'îlot, et jamais, c'est promis, ne se feront de mal. Alors que par-tout s'amoncellent de très sombres nuages, n'y a-t-il donc plus que les chiens et les enfants, semble demander Anderson, pour croire aux serments ? **Libération**

La même semaine
Du 14 au 20 novembre

AMIN
de Philippe Faucon * 1h31 * France

MON CHER ENFANT
de Monhamed Ben Attia * 1h44 * Tunisie

Soirée spéciale le lundi 19 novembre à 19h

APRES L'OMBRE
Documentaire de Stéphane Mercurio
1h33 * France

Débat à l'issue de la projection
En présence de la réalisatrice